

Incerti scriptoris byzantini saeculi X liber de re militari recensuit Rudolfus Vári. Leipzig, Bibl. Teubn. 1901. XXIV — 90 pages.

Ceci est un mince traité du X^e siècle écrit pour apprendre ou pour rappeler aux généraux byzantins de quelle manière doit se mener la guerre extérieure contre le Bulgare et le Turc, surtout l'Arabe. L'auteur anonyme débute par de la castramétation et, si on laisse de côté les cinq chapitres XXVIII—XXXII qui forment une sorte d'appendice, termine par de la poliorcétique. Entre deux, entre l'armée qui s'arrête pour camper, I—VIII, et l'armée qui se fixe pour assiéger, XXI—XXVII, il s'occupe de l'armée qui marche, IX—XX, disant comment l'on pénètre sur le territoire ennemi et comment l'on retourne sur les terres impériales. Dans ce cadre général, assez artificiel et très mal respecté, l'écrivain touche, mais presque toujours sommairement, à la plupart des sujets que peut traiter un petit manuel de l'art de la guerre, peu scrupuleux en fait de digressions et point embarrassé du tout pour greffer sur la question des campements, des marches ou des sièges tous autres événements militaires susceptibles de se produire en cours d'hostilités, depuis la vulgaire escarmouche, dont il s'agit accidentellement à plusieurs reprises, jusqu'à la bataille rangée, qui n'est l'objet d'aucun paragraphe spécial.

L'ouvrage, disons-le tout de suite, n'était pas inédit. Promis par Ch. B. Hase, étudié par Ch. Graux, il paraissait, d'après les papiers de ce dernier, par les soins de M. A. Martin à Paris, en 1898, dans les «*Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale et autres bibliothèques*», t. XXXVI, p. 67—127. Si l'on nous en donne aujourd'hui une édition nouvelle, c'est qu'il manquait à la collection Teubner et que M. Vári se trouvait en avoir copié le texte dès 1896, ou plutôt, je me trompe, c'est parce que la première édition est une oeuvre gâchée, où l'on remarque tous les défauts possibles et quelques autres encore. M. Vári s'attache à le prouver dès le début de sa préface et il parvient assez facilement en effet à établir que Ch. Graux est resté fort en-deçà de la perfection. Qu'il en soit ainsi, nous en convenons sans peine. Seulement, cette sévérité du second éditeur à l'égard de qui l'a précédé nous rend quelque peu difficiles à l'endroit de son propre travail, et rien n'est plus fâcheux dans le cas présent, car M. Vári, je crois devoir le déclarer sans ambages, n'avait nul besoin de mal disposer son lecteur pour être jugé plutôt durement. Son édition chez Teubner a cela d'utile, d'abord qu'elle rend le «*Taktikon*» plus accessible aux savants de l'Europe centrale et d'ailleurs, ensuite qu'elle fournit un plus grand nombre de leçons aux collectionneurs de variantes, enfin qu'elle est accompagnée d'un excellent *index vocabulorum*. Mais avec ces mérites, dont je me ferais scrupule de ne pas reconnaître la valeur très appréciable, il

lui manque encore beaucoup trop, ce me semble, pour donner à M. Vári le droit d'être si rigoureux envers son défunt devancier.

C'est de l'Escorialensis Y III 11 que dépend surtout l'édition de Ch. Graux. Mais celui-ci a très mal lu ou très infidèlement suivi son codex, et la preuve en est dans les douze lignes de variantes fournies à M. Vári par la simple collation des trois premières pages. Or, cet Escorialensis tient la tête parmi les manuscrits du «Taktikon». M. Vári nous l'affirme, p. VI: *Escorialensem codicum fere omnium recentiorum fontem Vaticanoque pleniorum librum et hac de causa pretiosissimum esse infra facile edocebimur*. D'où, n'est-ce pas, vous concluez que, voulant rééditer l'ouvrage, M. Vári a tout de suite bondi jusqu'en Espagne pour y collationner à nouveau le précieux codex? Erreur! M. Vári ne s'est pas plus préoccupé de l'Escorialensis que s'il n'existait pas. Et rien de plus regrettable, surtout pour qui pose en principe, p. VI, que les moindres variantes *ad apparatusum criticum explanandum minime sunt spernenda*, et cela, s'il vous plaît, *quamvis ad textum constituendum parum valeant*.

Parmi ces mille vétilles qui épaississent l'apparat critique du rez-de-chaussée sans rendre en rien plus solide le texte du premier étage, il faut ranger les variantes dues à l'accentuation des groupes de deux mots dont le second est une enclitique. L'usage commande, on le sait, d'imprimer: ἐκείσε εἰσι, αὐτῶν τινα, ὑπόληψις ἐστὶ, καὶ τινας, tandis que les scribes byzantins écrivaient régulièrement: ἐκεῖσε εἰσι, αὐτῶν τινά, ὑπόληψις ἐστὶ, καὶ τινάς. Pareilles variantes, certains éditeurs de textes ont la déplorable habitude de les signaler une fois pour toutes. M. Vári, lui, n'en laisse passer aucune, de la première à la dernière ligne, sans la noter avec un soin minutieux. Loin de moi l'idée de vouloir l'en blâmer; je l'en félicite, au contraire, et très haut. Mais voilà, tant de sollicitude pour les accents me porte à regretter le dédain, peut-être injuste, qui a pesé sur les quelques figures géométriques dessinées dans le codex Vaticanus gr. 1164 et le codex Barberinianus II, 97. Car, ainsi que M. Vári nous l'apprend, p. 8, ces deux manuscrits *V atque P¹ varias figuras atramento pictas praebent, V foliis 237^v — 239^v, P¹ foliis 217^v — 291^v*. A vouloir nous doter d'une édition définitive, fallait-il négliger de pareils dessins? Je ne le crois pas, d'autant que le texte grec lui-même réclame des reproductions figurées. Il porte en effet à la p. 5, 9: καθὼς καὶ ἡ ἐκτεθεισα τοῦ ἀπλήκτου σχηματογραφία σαφῶς παριστᾷ; et à la p. 7, 22: καθὼς ἡ διαγραφείσα ἱστορία ἀκριβέστερον παριστᾷ καὶ σαφέστερον; et à la p. 8, 16: ὡς δηλοῖ τὸ τοῦ ἀπλήκτου διάγραμμα, et à la p. 14, 16: καθὼς ἡ ἐκτεθεισα ἱστορία περὶ τούτων καὶ περὶ τῶν λοιπῶν ἀναδιδάσκει. Or, ou je me trompe fort, ou nul ne lira des incidentes si formelles sans regretter de ne pas trouver au-dessous les plans qu'elles annoncent et que gardent les codices. M. Vári, s'il les a laissés inédits, ne saurait se retrancher derrière la difficulté de les reproduire: quel mal éprouverait-on à donner un tracé de camp byzantin là où l'on donne si aisément un *stemma codicum*? Que si, dans les manuscrits, les figures en

question sont par trop insignifiantes ou par trop détériorées, il fallait au moins nous avertir de leur nullité ou de leur mauvais état et nous consoler ainsi, tant bien que mal, de leur absence.

Au ton de ce qui précède, messieurs les philologues me prendront peut-être pour un contempteur de leur science et de leur méthode. Il n'en est rien. Ils ne travaillent, semble-t-il, qu'en vue de l'apparat critique; ils entassent leçons sur leçons au bas des pages et se croient dispensés, une fois cette besogne accomplie, de comprendre le texte qu'ils donnent au-dessus. Or, M. Vári me paraît pencher un tantinet vers cette école. Et je lui trouve aussi une inclination légèrement immodérée pour l'école de ceux qui se plaisent à corriger les mots et les phrases des manuscrits sans rime ni raison, soit qu'ils veuillent exclusivement la forme lexicologique ou la construction syntactique la plus parfaite, comme si l'auteur édité avait toujours atteint la perfection, soit qu'ils prétendent mettre sur pied tel ou tel passage parfaitement correct et compréhensible dont ils sont peut-être les seuls à ne pas bien saisir le sens. Voilà des reproches graves; je m'empresse de les justifier par quelques exemples.

Au chapitre I, p. 3, 12, nous lisons: και τότε μετά τοῦ σχινοῦ ὁ ἐπιφέρεται τῶν χιλίων ὀργυῶν <ἀνά> πεντακοσίας ὀργυῶν κατὰ ἀνατολὰς μετρήσας, ἐκείσε πηγνύσθω τοῦ ταξιάρχου τὸ φλάμουλον, τὸ δ' αὐτὸ καὶ πρὸς δύσιν καὶ ἄρκτον καὶ μεσημβρίαν τὰς ἀνά πεντακοσίας μετρήσας ὀργυῶν πηξάτω καὶ ἐν αὐτοῖς τοῖς τρισὶ μέρεσι τὰ τῶν ταξιρχῶν φλάμουλα. Et dans les notes: ἀνά Vári inseruit; ταξιρχῶν P¹ V, *correcti*. Or, de quoi s'agit-il? Du mesureur qui, avec sa corde officielle de 1000 brasses, p. 2, 26, prend les dimensions du camp à dresser: une fois choisi le point central qui portera la tente impériale, il doit mesurer du côté de l'est 500 brasses et y planter le guidon du taxiarque, mesurer aussi des trois autres côtés 500 brasses pour chacun d'eux et y planter le guidon des *taxiarches*. Voilà ce que dit le grec. Où l'on voit tout de suite: 1° que l'introduction du distributif ἀνά après ὀργυῶν constitue un non-sens, puisque la mesure de 500 brasses n'est à prendre là qu'une seule fois; 2° que la correction de ταξιρχῶν en ταξιρχῶν est une bévue, puisque ce génitif pluriel (de ταξιάρχης employé ailleurs, p. 12, 21) fait pendant au génitif singulier ταξιάρχου et non ταξιρχίας.

Au chapitre XXI, p. 39, 8 nous lisons: εἰ δὲ ἐμπροσθεν — εἰ τύχη — πρὸ τῆς πόλεως παραδείσους εἶναι καὶ ἀμπελῶνας καὶ δένδρη, ἐκτεμνέτωσαν καὶ ἐκρίζούτωσαν καὶ πυροπολείτωσαν. L'armée byzantine s'est arrêtée à 6 milles d'une ville ennemie. De là, dit notre écrivain, le basileus doit faire avancer deux groupes de cavaliers: les uns, ceux du premier détachement, pousseront à découvert jusque sous les murs de la place; les autres, ceux du second détachement, se cacheront un peu en arrière dans une embuscade. *Que ceux de devant — si les abords de la ville se trouvent avoir des jardins, des vignes et des arbres — les coupent, les arrachent, les brûlent.* Pour empêcher de pareils dégâts, les gens de la garnison feront peut-être une sortie et leur

courront sus. Eux, alors, qu'ils simulent la fuite de manière à mener l'ennemi jusqu'au groupe de cavaliers embusqués en arrière. Tel est tout le contexte avec, en italiques, la traduction du texte cité ci-dessus. Il n'en faut pas davantage pour constater que M. Vári a imprimé trois énormités: 1^o les trois mots εὶ δὲ ἔμπροσθεν doivent céder la place à οἱ δὲ ἔμπροσθεν; 2^o le substantif τύχη, certifié tel à l'*index vocabulorum*, p. 87, doit céder la place au verbe τύχη, l'expression εὶ τύχη παραδείσους εἶναι correspondant à l'expression ἄν τύχη δύσκολον εἶναι de la p. 25, 23; 3^o la coupure ἔμπροσθεν — εὶ τύχη — πρό doit devenir ἔμπροσθεν — εὶ τύχη πρό τῆς πόλεως παραδείσους εἶναι καὶ ἀμπελωνας καὶ δένδρη — ἐκτεμνέτωσαν.

La seconde de ces corrections, εὶ τύχη, me vaudra de passer aux yeux de M. Vári pour un parfait ignare à qui les solécismes coûtent peu et qui ne soupçonne même pas combien la particule εὶ s'indigne d'être suivie d'un subjonctif. Entendons-nous. Que εὶ exige l'optatif en grec classique, εὶ τύχοι, je le veux bien; mais que εὶ se construise aussi avec le subjonctif en grec byzantin, εὶ τύχη, qui le niera? La *consuetudo recentiorum εὶ conjunctivo saepissime jungentium* est signalée, avec pas mal de preuves à l'appui, par L. Dindorf dans l'édition Didot du «Thesaurus», t. III, col. 186, et l'on ne peut guère lire la moindre production grecque des bas temps, le bagage de tel ou tel pédant excepté, sans en rencontrer de nombreux exemples. Or, je le demande à M. Vári, est-ce un contemporain de Platon qu'il édite ou un contemporain de Nicéphore Phocas? Le titre de son livre et sa préface nous répondent assez qu'il s'agit d'un auteur byzantin du X^e siècle. Mais alors pourquoi sa manie correctrice en est-elle sans cesse à retoucher les manuscrits ἐπὶ τὸ κλασσιώτερον?

Cette manie éclate tout le long du «De re militari». Je ne m'arrêterai pas à la préférence que les mots en ττ obtiennent sur leurs frères en σσ, ὀρυττομένης par exemple sur ὀρυσσομένης, p. 3, 26, et φυλάττουσιν sur φυλάσσουσιν, p. 40, 16. Mais voici un fait plus grave. Au chapitre XXI, dans le chapitre qui nous occupait tout à l'heure, l'auteur anonyme suppose une sortie des gens de la place en vue de repousser ceux qui ravagent leurs propriétés suburbaines. M. Vári imprime τοῦ ἀπόσασθαι τοὺς τὰ ἐκείνων δηοῦντας, p. 39, 13. Et en note il glisse: δηοῦντας Vári, δηομένους P¹, δηομένους va, δειομένους nd et fortasse E, δεῖ οὐ μένους km, δειομένους b; *in marg. cod. m a manu sec. legitur: δηομένους*. C'est à dire que tous les manuscrits vus, absolument tous, fournissent une forme moyenne. Ce néanmoins, contre leur témoignage unanime, notre éditeur introduit de son propre cru la forme active. Or, s'il avait pris la peine d'ouvrir le «Thesaurus», t. II, col. 1055, il eût vu que deux écrivains de Byzance, Léon Diacre et Suidas, emploient parfaitement δῆομαι au sens transitif. C'est donc δηομένους qu'il faut conserver.

D'ailleurs, par une singulière inconséquence, il arrive une fois à M. Vári de corriger en sens contraire. Il écrit, p. 27, 16: τοὺς ἄνεγείραντας ἐν τοῖς πολέμοις μεγάλα τρόπαια, et dans l'apparat critique: ἀνεγείραντας Vári,

cf. De velit. bellica (ed. Bonn.), p. 218: καὶ τρόπαιον μνήμης ἄξιον ἀνεγερεῖς, — ἐγείραντας P¹ R (ἐγείροντα n b p). Mais pourquoi l'exemple mis en avant prévaudrait-il contre le témoignage unanime des codices consultés, alors surtout que ce témoignage trouve des garants en d'autres auteurs? Encore ici, à jeter un coup d'oeil dans le «Thesaurus», t. III, p. 42 et 43, t. VII, col. 2495, M. Vári eût appris que l'expression ἐγείρειν τρόπαιον se lit chez Lucien, Dion Cassius et Hérodien. Il faut donc s'en tenir avec les manuscrits à ἐγείραντας.

Revenons aux exemples de phrases que notre éditeur a voulu amender sans les comprendre. Nous rencontrons un nouveau spécimen de la chose dans le chapitre XVII. Pas de tentes pour les sous-officiers, dit l'auteur militaire. S'embarrasser de tentes dans une contrée sans routes, voilà qui n'avance à rien, sauf peut-être à tromper les éclaireurs ennemis sur l'importance de l'armée. *Mais, à ce fait que le pays se trouve, comme il a été dit, sans voies de communications ajouter le fait de porter peu de subsistances, voilà qui ne porte pas peu dommage aux petites gens de guerre.* Cette dernière phrase traduit, en son tour tourmenté, ce que les codices nous donnent en ces termes: κατὰ δὲ τὴν χώραν, ὡς εἴρηται, δυσπάροδον εἶναι τὸ καὶ σιτίων φέρειν ὀλιγότητα εἰς τοὺς εὐτελεστέρους τῶν στρατιωτῶν βλάβην οὐκ ὀλίγην φέρει. M. Vári, lui, imprime, p. 28, 1: κατὰ δὲ τὴν χώραν ὡς εἴρηται δυσπάροδον τὸ καὶ σιτίων... et il écrit triomphalement en note: *Emendavi*. Jamais le verbe *emendare* n'a été si mal employé.

Autre exemple au chapitre X. Une colonne byzantine est en route et l'étape à couvrir sort de l'ordinaire. Alors l'auteur écrit: *Cette longueur de l'étape rendant la marche plus pénible fera s'éclaircir les rangs des valets d'armée et perdre de leur consistance aux compagnies de fantassins.* Les manuscrits donnent: τὸ μῆκος τοῦ ἀπλήκτου ὄξυτέραν ποιοῦν τὴν ὁδοιπορίαν ἀναγκάσει λεπτυνηθῆναι τὸν ἀπόλεμον λαὸν καὶ διχλυθῆναι τὰς πεζικὰς τάξεις. Ils donnent ποιοῦν et avec raison, car ce mot est un complément du sujet neutre singulier μῆκος. Point content de lui, notre éditeur le remplace par ποιοῦντα, p. 21, 19, et il s'en vante!

Autre exemple au même chapitre X. Les troupes, au terme de l'étape, ne doivent pas entrer dans le camp, mais bien attendre en cercle, à l'extérieur, afin que tout le personnel des valets arrivant dresse les tentes. Ἴνα τὸ ὑπουργικὸν ἅπαν καταλαβὸν πῆξωνται τὰς σκηνάς, dit le Barberinianus confirmé par le Vaticanus qui offre seulement la variante καταλαβόν. En dépit de quoi, M. Vári imprime καταλαβοῦσαι. A ses yeux, ce sont les compagnies qui, τὸ ὑπουργικὸν ἅπαν καταλαβοῦσαι, dressent les tentes. Mais la chose est impossible. En effet, si les compagnies dressaient les tentes, l'opération terminée les trouverait à l'intérieur du camp. Or le contexte dit tout aussitôt: «Une fois le camp établi, que les compagnies y entrent, sauf deux du flanc droit, deux du flanc gauche, une de l'avant-garde». D'où il suit, en premier lieu, que le pluriel πῆξωνται est amené par le collectif τὸ ὑπουργικὸν ἅπαν, ce qui n'a rien d'insolite, et, en second lieu, que le participe κα-

ταλαβόν se contente de signifier *arrivant*, ce qui est très byzantin. Cf. «Thesaurus», t. IV, col. 1118 et 1119.

Autre exemple au chapitre XII. Il faut, y lisons-nous, que *la tente de l'empereur et de quelques officiers généraux soit dressée*: τὴν βασιλικὴν σκη- νὴν καὶ τινῶν ἀρχόντων μεγάλων ἀνεγείραι. M. Vári préfère écrire: ...σκη- νὴν, καὶ τινὰς τῶν ἀρχόντων... Ce qui signifierait plutôt peut-être: *Il faut dresser la tente impériale et mettre sur pied quelques-uns des chefs*.

Autre exemple au chapitre XV. L'anonyme indique certaines conditions de marche imposées par la nature des lieux. Et il dit: *Dès que le défilé, la rivière ou le passage difficile, quel qu'il soit, aura été franchi, que chacun reprenne sa place et que l'on marche dans l'ordre ordinaire*. Ἄφ' οὗ δὲ τὸν στενωπὸν ἢ ποταμὸν ἢ ὅπερ ἂν τύχη δύσκολον εἶναι διέλθωσι, τῶν ἰδίων ἔκασ- τος ἐπιλαμβανόμενοι τόπων κατὰ τάξιν ὁδοιπορεῖτωσαν. Tel est le texte des manuscrits. M. Vári éprouve le besoin de l'obscurcir en imprimant, p. 25, 24: διέλθωσι <καὶ> τῶν ἰδίων.

Autre exemple tout semblable au chapitre XXVI. Les Byzantins assiègent telle ville. Un beau jour, ils s'éloignent tous, sauf quelques hommes postés ostensiblement auprès des machines et beaucoup d'autres cachés dans le camp et aux environs. Les assiégés font une sortie. *Que, devant cette sortie, les gardiens des machines feignent de s'enfuir vers le camp. Et lorsque l'ennemi osera y entrer, que les soldats embusqués dans les tentes patientent jusqu'à ce qu'il se mette à piller*. Τούτου δὲ γενομένου οἱ ταῦτα φυλάτ- τοντες φυγὴν ὑποκριθήτωσαν πρὸς τὸ ἀπλήκτον ἄφ' οὗ δὲ καὶ πρὸς αὐτὸ θαρ- ρήσωσιν οἱ δυσμενεῖς εἰσελθεῖν, καρτερησάτωσαν οἱ λοχῶντες ἐν ταῖς σκηναῖς, ἄχρις ἂν ἀφαρπάξωσιν τὰ λάφυρα ἄρξονται. Rien de plus clair. M. Vári n'en croit pas moins devoir imprimer, p. 46, 14: ...πρὸς τὸ ἀπλήκτον, ἄφ' οὗ δὲ... θαρρήσουσιν... καρτερησάτωσαν <οὖν> οἱ λοχῶντες. Le subjonctif θαρ- ρήσωσιν des manuscrits est aussi bien à conserver ici, p. 46, 15, que le sub- jonctif διέλθωσι l'a été plus haut, p. 25, 24, avec le même ἄφ' οὗ δέ; et la conjonction οὖν n'est pas plus à sa place ici, p. 46, 16, que la conjonction καὶ ne l'était plus haut, p. 25, 24, après le même ἄφ' οὗ δέ.

Autre exemple au chapitre XX. Les ennemis inquiètent la retraite des troupes byzantines. Qu'on envoie, dit l'anonyme, qu'on envoie la cavalerie les mettre en pièces. Mais s'ils sont en nombre et qu'ils tiennent bon, *alors il faut que l'infanterie, que toute l'armée suive la cavalerie et qu'on leur livre une bataille générale*. Χρὴ τότε καὶ τὰς πεζικὰς παρατάξεις τὸ ὅλον στράτευμα ἐπακολουθεῖν τοῖς καβαλλαρίοις καὶ δημοσίως τὸν πρὸς αὐτοὺς πό- λεμον συνάπτειν. Ainsi portent les codices. Mais leur correcteur nous donne ἐπακολουθεῖν, τοῖς <δὲ> καβαλλαρίοις, p. 36, 1. Et en note: δὲ *inseruit Vári*.

Autre exemple au chapitre XXVIII. Le titre en est: Περὶ τοῦ δεῖν τὸν στρατὸν γυμνάζεσθαι, c'est-à-dire: *Sur la nécessité pour l'armée d'être exer- cée*. Et la première phrase commence ainsi: Τὸ δὲ γυμνάζεσθαι καὶ ἀδνου- μιάζεσθαι τὸν στρατὸν ἀπὸ τῶν παλαιῶν παρελήφαμεν ἔστι γὰρ ὠφέλιμον,

c'est-à-dire: *La pratique des exercices et des appels et revues dans l'armée nous vient des anciens: c'est chose utile.* Voilà qui se comprend. Mais M. Vári imprime, p. 48, 8: Τὸ δὲ <δεῖν> γυμνάζεσθαι. . . , c'est-à-dire: *La nécessité des exercices. . . est chose utile.* Une nécessité qui est utile!

Autre exemple au même chapitre XXVIII. L'auteur désireux de montrer combien les soldats gagnent à être entraînés et tenus en haleine, ne trouve rien de mieux que de citer à l'appui le cas des habitants de la frontière. *Ceux-là, dit-il, l'incessante et perpétuelle pratique de la guerre les rend aussi braves et aussi vaillants que possible.* Ἐκείνους γὰρ τὸ ἄπαυστον καὶ ἐνδελεχὲς τῶν πολεμῶν νεανικοὺς ὅτι καὶ γενναίους ἀπεργάζεται. Les manuscrits portent bien νεανικοὺς ὅτι καὶ; mais M. Vári corrige: νεανικούς τε καὶ. Pourtant, sans être courante, la leçon des manuscrits se laisse comprendre, si l'on sait que les Byzantins ajoutent parfois ὅτι au simple positif des adjectifs et des adverbes pour leur donner le suprême degré de la force et de l'expression. Cf. «Thesaurus», t. V, col. 2333. Il n'y a donc qu'à la conserver.

Autre exemple encore au même chapitre XXVIII. Parlant toujours des mesures à prendre pour avoir des soldats solides, l'anonyme ajoute: *En plus de l'exercice et des marches, garder leurs familles libres de toute vexation, conformément aux vieilles lois romaines, est chose utile, ainsi que les honorer. .* Πρὸς δὲ τῇ γυμνασίᾳ καὶ τοῖς ταξιδίοις καὶ τοὺς οἴκους αὐτῶν ἐλευθέρους ἀπὸ πάσης ἐπηρείας συντηρεῖσθαι — κατὰ τοὺς δόξαντας πάλαι Ῥωμαίοις νόμους — προσήκει τιμᾶσθαι τε. . . . Telle est la phrase des manuscrits, sauf qu'on y lit τὴν γυμνασίαν καὶ τοῖς ταξιδίοις. M. Vári l'imprime: πρὸς δὲ τὴν γυμνασίαν καὶ τοὺς ταξιδίους καὶ <τὸ> τοὺς οἴκους. . . , p. 49, 9. Que signifie πρὸς avec l'accusatif ici? Depuis quand προσήκει demande-t-il un τό devant l'infinitif qu'il gouverne?

Si notre éditeur trahit une étrange compréhension de son texte lorsqu'il le corrige, il ne trahit rien de mieux lorsqu'il le ponctue. Les signes de ponctuation, ce n'est pas la philologie moderne qui s'en montre prodigue. Raison de plus pour qu'elle s'applique du moins à les choisir comme il faut et à les mettre où il faut. Voici chez M. Vári quelques exemples de ponctuation déplorable. Nous lisons p. 25, 12: καὶ αὐτὴ κατὰ νῶτον ἐπομένη τούτῳ πορευέσθω. μετὰ δὲ ταύτην τὸ τῶν σκευοφόρων πλῆθος εἶθ' οὕτως τὸ ὀπισθεν τῆς συντάξεως μέρος, καὶ μετ' αὐτὸ τὸ ἀριστερὸν τῶν πεζῶν πλάγιον, ἀφ' οὗ δὲ τὰ δύο ταῦτα μέρη περαιωθῶσι τῆς συντάξεως. διαβήτωσαν αἱ. . . . Il faut lire: . . . πορευέσθω, μετὰ δὲ. . . πλῆθος, εἶθ' οὕτως. . . πλάγιον· ἀφ' οὗ δὲ. . . συντάξεως, διαβήτωσαν αἱ. Nous lisons p. 53, 7: καὶ τὰς λοιπὰς πάσας, ἀς διὰ τὸ πλῆθος παρήκαμεν τῇ πρὸ αὐτῆς ἡμέρᾳ, μετὰ λελογισμένης βουλῆς καὶ διασκέψεως δεῖ τυποῦν· καὶ ἐγγράφως. . . Il faut lire: . . . παρήκαμεν, τῇ πρὸ αὐτῆς ἡμέρᾳ μετὰ. . . τυποῦν καὶ ἐγγράφως. Nous lisons p. 18, 25: πρόσταξιν λαμβάνοντες παρὰ τοῦ βασιλέως. . . . ὅπως δεῖ περιπατεῖν εἰς τὸν ἴδιον λαόν, ἀπερχέσθωσαν. Il faut lire: . . . περιπατεῖν, εἰς τὸν ἴδιον λαὸν ἀπερχέσθωσαν. Lisez de même: ἑκατὸν ἄχρι πρωίας, au lieu de: ἑκατόν, ἄχρι πρωίας, p. 10,

16. Lisez: στρατιάν, δύο au lieu de: στρατιάν δύο, p. 13, 12. Lisez: ὄργυιάς, ὄσπερ, au lieu de: ὄργυιάς ὄσπερ, p. 14, 4. Lisez: πλαγίοις ὄδε, au lieu de: πλαγίοις ὄδε, p. 14, 16. Lisez: στῆναι πλὴν, au lieu de: στῆναι πλὴν, p. 15, 6. Lisez: ἐπιβοηθεῖν, εἰ, au lieu de: ἐπιβοηθεῖν εἰ, p. 16, 25. Lisez: οὔσης, ὡς, au lieu de: οὔσης ὡς, p. 24, 14. Lisez: αὐτῶν, καί, au lieu de: αὐτῶν καί, p. 39, 18. Mais je renonce à être complet.

Ne manquons pas toutefois de relever tel passage du chapitre XXXI où la mésintelligence du sens, attestée par une ponctuation défectueuse, s'accuse en outre de trois autres façons à la fois. M. Vári nous y donne, p. 51, 13: τὰ δὲ λεγόμενα μονοπρόσωπα ἐν μὲν τῇ πρὸς τὴν πολεμίαν εἰσόδῳ τὰ τε ἄρματα καὶ τὰ λοιπὰ τὰ πρὸς πολιορκίαν ἐπιτήδεια βαστάζουσιν, ἐν δὲ τῇ ἐξόδῳ τῶν πλειόνων βελῶν καὶ τῶν λοιπῶν εἰδῶν καὶ ἁρμάτων ἀναλισκομένων· χρὴ ταύτας εἰς τρία διαιρῆσαι, καὶ μοῖραν μὲν ἀφορίσαι εἰς τὸ φέρειν τὰ ὑπολειφθέντα ἄρματα, τὴν δὲ ἕτεραν. . . . Il s'agit, on le voit, des μονοπρόσωπα. Ce terme de μονοπρόσωπον, que le Glossaire de Du Cange traduit par *pen-sitationis species*, p. 954, doit nécessairement désigner, aux termes de notre «Tactikon», les hommes de peine qui, avec des bêtes de somme ou des attelages, transportaient le matériel des armées. Et il n'y a aucune difficulté à saisir ce que veut dire l'anonyme. Au début de l'expédition, déclare-t-il, les μονοπρόσωπα portent les armes ainsi que les divers engins requis pour les sièges, et cela suffit à les charger tous. Sur le chemin du retour, au contraire, les munitions en flèches et en armes de toute autre sorte ayant fort diminué, il faut diviser les μονοπρόσωπα en trois groupes, dont le premier sera affecté au transport des armes qui restent, le deuxième. . . Voilà ce que dit certainement l'anonyme. Et dès lors trois ou quatre corrections s'imposent au texte de M. Vári. 1^o Comme χρὴ est le verbe de la proposition ἐν δὲ τῇ. . . . au même titre que βαστάζουσιν l'est de la proposition ἐν μὲν τῇ. . . ., le gros point en haut qui sépare ἀναλισκομένων de χρὴ doit disparaître. 2^o Comme ce sont les μονοπρόσωπα qu'il s'agit de fractionner, le pronom placé après χρὴ doit passer du féminin ταύτας au neutre ταῦτα. 3^o Comme on ne porte (βαστάζουσιν) les véhicules, quels qu'ils soient, ni sur le dos ni autrement, ἄρματα, ἁρμάτων, ἄρματα chars des Grecs, doivent faire place à ἄρματα, ἁρμάτων, ἄρματα, armes des Byzantins. 4^o Comme le génitif absolu qui suit τῇ ἐξόδῳ paraît parler uniquement d'armes, ne donnant une mention spéciale à celles de trait que parce que la consommation en est plus grande, peut-être faut-il y supprimer le second καὶ et lire: τῶν πλειόνων βελῶν καὶ τῶν λοιπῶν εἰδῶν ἁρμάτων.

Puisque nous venons de transformer des chars en armes, ajoutons que ἄρμασι doit également disparaître devant ἄρμασι à la p. 32, 2. De même tout à l'heure, en vengeant εἰ τύχη contre εἰ τύχη et ταξιαρχῶν contre ταξιαρχιῶν, j'aurais dû faire observer qu'il faut aussi εἰ τύχη, non εἰ τύχη, à la p. 38, 16, et ταξιαρχῶν, non ταξιαρχιῶν, à la p. 3, 20. De plus, ce même ταξιαρχῶν, leçon des vieux manuscrits, doit être conservé à la p. 10, 12 contre ταξιαρχων, leçon d'un codex moderne.

A côté de ses amendements désastreux, M. Vári s'en est permis quelques autres qui, pour ne pas altérer ou supprimer le sens, n'en sont pas moins inutiles. Plusieurs de ces corrections rendent même, je le reconnais, la phrase plus grecque; mais la tâche d'un éditeur est-elle de faire que son auteur soit meilleur écrivain qu'il était en réalité? Le verbe βούλεσθαι, bien que le titre du chapitre le renferme, n'est point indispensable dans εἰ δὲ γε... ὁ ἅγιος <βούλεσθαι> ἐπελθεῖν διαγνῶ, p. 22, 20. N'est point nécessaire non plus le groupe μὴ μόνον dans ὅπως <μὴ μόνον> σκότους..., ἀλλὰ καὶ ἐν ἡμέρᾳ, p. 23, 1. On ne voit pas davantage, malgré la teneur du titre, la nécessité d'imprimer μετὰ <βαρείας> δυνάμεως, p. 23, 10. Pourquoi, p. 29, 8, changer τὰ τῶν ἐχθρῶν... δῆλα ποιεῖν, que donnent tous les manuscrits, en τὰ τῶν ἐχθρῶν... δηλοποιεῖν?

A corriger, M. Vári eût pu choisir d'autres passages. Dans ἄρχοντα τὸν ἐνδόξων συνέσει καὶ πειρᾷ κεκοσμημένον, p. 16, 15, l'article τὸν est à transformer en τῶν, de façon qu'on ait l'expression ἄρχοντα τῶν ἐνδόξων, laquelle se retrouve p. 25, 2. Comment l'éditeur comprend-il, p. 12, 1, les deux lignes: ἀπέχουσαι τῶν τε πεζικῶν ἐξωβίγλων, εἰ ὁμῶς ἐστὶ καὶ καθαρὸς ὁ τόπος ἐξ ἱκανοῦ διαστήματος? Pour comprendre, changez une lettre, ajoutez une virgule et lisez: ἀπέχουσαι τῶνδε πεζικῶν ἐξωβίγλων, εἰ ὁμαλὸς ἐστὶ καὶ καθαρὸς ὁ τόπος, ἐξ ἱκανοῦ διαστήματος. Dans la phrase χρῆ δὲ καὶ... αὐθις τελείσω τὸ ἀδνούμιον, p. 50 28, on peut se demander si l'impératif τελείσω n'a pas usurpé la place de l'infinitif τελείσθαι. A la p. 7, 7, pour le mot παραβαντίται, qui vient à coup sûr de παρὰ et de βάνδον, n'y avait-il pas lieu d'adopter l'orthographe παραβανδίται, comme Du Cange l'a fait dans son «Glossaire», p. 174?

Voilà, pour un livre qui n'a, tout bien compté, que 114 pages, des observations un peu longues. J'en conviens. Mais les reproches très graves mérités par M. Vári voulaient, à raison même de leur gravité, être appuyés sur des preuves. Ces preuves, le lecteur les a maintenant sous les yeux point complètes encore, il est vrai, suffisantes du moins pour lui montrer combien le petit opuscule byzantin si mal édité par Ch. Graux a trouvé un rééditeur en M. Vári.

Constantinople.

J. Pargoire.

А. А. Васильевъ, *Византия и арабы. Политическія отношенія Византии и арабовъ за время македонской династіи* (867—959 г.). СПб. 1902. XII + 320 + 220 стр. 8° (Записки Ист.-филол. факультета Спб. Университета, ч. LXVI и отдѣльно).

Докторская диссертация г. Васильева представляет собою продолжение магистерской, известной читателямъ «Виз. Временника» (см. т. VII, стр. 500 сл.). Обѣ книги построены по совершенно одинаковому плану и преслѣдуютъ вполне аналогичную задачу—дать возможно полный сводъ